

Le vieux praticien déclara que la comtesse lui paraissait atteinte d'une affection cardiaque, et annonça qu'il se prononcerait nettement dans deux jours.

Il ajouta :

— Ne croyez pas à un danger immédiat. . . . On vit très longtemps avec son plus mortel ennemi. . . . Toutefois, je vous recommande absolument d'éviter à madame votre mère la plus petite contrariété. . . . Cela vous sera facile, j'en suis persuadé.

Le docteur La Roche partit en annonçant qu'il reviendrait dans la soirée.

X

PRÈS DE L'ÉTERNITÉ

Le jeudi, Hélène était rentrée un peu plus tard que d'habitude rue Saint-Donatien.

Sa prière sur la tombe des siens s'était prolongée. L'orpheline s'y était absorbée dans une profonde méditation.

Pourquoi Dieu ne lui avait-il pas fait la grâce de la rappeler à lui, après la mort de son père et de sa mère ?

Pourtant Hélène ne se découragerait pas tant que le salut serait possible, car elle possédait la vaillance native des Penhoët. Sa prière lui rendait des forces ; elle se trouvait moins isolée, moins perdue, toute frêle qu'elle était, au milieu de ce monde qui ressemblait à l'Océan, dont elle entendait mugir les flots amers à quelques pas d'elle.

Quand l'orpheline rentra dans son appartement, elle ne s'aperçut pas qu'on avait ouvert les tiroirs de sa commode.

La Limace avait procédé avec beaucoup d'habileté, ainsi que nous l'avons dit ; en outre, il avait prudemment négligé le maigre butin qu'il était libre d'emporter.

Hélène pensa à la petite fortune qu'elle croyait toujours à sa disposition. Elle allait en régler l'emploi.

Tout d'abord, elle ne déménagerait pas ; elle ne quitterait pas si vite la maison où sa pauvre mère avait rendu le dernier soupir.

Hélène allait prier la blanchisseuse de retirer l'écrêteau qui était au-dessus de la porte de l'allée.

Avec sept cent cinquante francs, la jeune fille pouvait vivre de longs mois, en admettant, ce qui lui paraissait impossible, qu'elle ne trouvât pas de travail dans un très bref délai.

Pourquoi refuserait-on de l'employer ?

Le quartier où elle vivait ressemblait à une immense ruche industrielle où personne ne restait sans ouvrage.

C'était une activité de tous les instants. Hélène ne voyait autour d'elle que des créatures gagnant leur pain de chaque jour à la sueur de leur front.

Elle admirait cette population honnête et laborieuse ; elle se sentait disposée de tout cœur à en faire partie ; ce n'était pas la bonne volonté qui lui manquerait.

Travailler, c'est prier, a dit un poète ; c'est aussi endormir son chagrin.

Cependant, maître Nerville avait fait entrevoir à Mlle de Penhoët la possibilité d'une solution équitable du côté du Mexique.

Si le brave homme ne se trompait pas, l'orpheline serait à l'abri du besoin ; mais que ferait-elle de cette fortune pour laquelle son père avait succombé, entraînant dans le sépulcre Mme de Penhoët ?

Si cet argent lui était rendu pourtant, Hélène ne pourrait pas plus le refuser que celui du métayer Bernard.

Dans ce cas, quand elle n'aurait plus à envisager l'hospitalité qu'on lui offrait comme une aumône, Mlle de Penhoët n'hésiterait pas à se rendre à Kerlor.

L'amie de couvent n'en aurait pas moins eu le mérite de tendre une main secourable à l'orpheline pauvre.

Quoi qu'il arrivât, rien ne diminuerait la gratitude émue de la jeune fille, et elle se souviendrait toujours de la délicatesse montrée par Carmen et son frère.

Mais les espérances de maître Nerville étaient bien hypothétiques : Hélène ne devait pas y compter.

Dès le lendemain, elle allait s'occuper de chercher du travail ; elle irait ensuite embrasser Mme et Mlle Nerville, ainsi qu'elle l'avait promis.

La nuit était arrivée depuis longtemps.

L'orpheline avait pris son repas du soir ; elle se mit au lit.

\* \*

Le lendemain, Hélène, dont la bourse était vide, se dit qu'elle allait changer un billet de cent francs.

Elle ouvrit le premier tiroir de sa commode.

Elle n'y vit plus l'argent. Elle regarda avec stupeur l'endroit où elle avait placé la somme que le notaire lui avait remise.

Bien qu'elle fût sûre d'avoir renfermé les billets où elle les cherchait, entre deux mouchoirs de batiste, elle se dit qu'au milieu de ses préoccupations elle pouvait être victime d'une absence de mémoire.

Elle ouvrit les autres tiroirs ; puis elle jeta un cri et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

La mignonne avait beaucoup d'ordre ; or, malgré les précautions de La Limace et la dextérité avec laquelle il s'était efforcé de travailler, les gros doigts sales du filou avaient laissé des empreintes sur des étoffes froissées ou dérangé la symétrie du linge.

Hélène ne pouvait plus douter, elle avait été volée.

Mlle de Penhoët s'essuya les yeux ; son regard prit une fixité étrange ; elle était pâle comme un lis.

Pendant plus d'une heure, elle resta sans mouvement ; elle était assise dans un fauteuil, son front appuyé dans sa main.

Enfin elle se releva et fouilla de nouveau dans le meuble. Mais elle n'y cherchait plus son argent disparu. Elle prit sous des dentelles, tout au fond du tiroir, un petit flacon de cristal irisé, taillé à facettes ; la fermeture était en or ciselé.

Il contenait une liqueur brune.

Hélène regarda ce flacon et murmura d'une voix saccadée :

— Dire que c'est la délivrance !

C'était en effet un poison violent que le marquis de Penhoët avait rapporté autrefois des Indes.

Mme de Penhoët s'était récriée en voyant ce charmant objet qui contenait la mort ; le marquis avait promis de jeter le dangereux liquide ; il avait oublié de le faire sans doute ; et le flacon, égaré dans quelque coin, avait été retrouvé par Hélène après la mort de sa mère.

Les pupilles de l'orpheline se dilatèrent ; elle répéta dans un souffle :

— La délivrance ?

Au milieu de ses souffrances les plus aiguës, Hélène, malgré ses idées religieuses, s'était demandé plus d'une fois, en pensant à ce poison, si elle ne serait pas forcée de mourir.

Elle se promettait de lutter jusqu'au bout de ses forces ; mais, si elle ne parvenait pas à désarmer l'implacable adversité, si les circonstances continuaient à lui être lâchement hostiles, si tout se réunissait contre elle, cela signifierait que ses parents l'appelaient et qu'elle devait aller les rejoindre sans l'ombre d'une hésitation.

En somme, les forces humaines ont des limites.

— En absorbant ces quelques gouttes, continuait-elle, je reverrais ma pauvre maman, mon cher papa. . . . Ils me tendent les bras, je le sens. . . . Dieu aussi veut que je quitte ce monde où j'ai tant versé de larmes. . . .

Elle redevint silencieuse, ne pouvant détacher ses yeux de ce flacon qui la fascinait.

Elle prit une suprême résolution :

— Ce soir, prononça-t-elle, j'aurai cessé de souffrir.

Elle mit la fiole sur la cheminée, à côté de la pendule, qui allait sonner ses dernières heures.

Cette ravissante enfant allait-elle disparaître ? Ses yeux s'illuminaient doucement ; elle avait le pâle sourire des vierges chrétiennes que l'on conduisait au martyre. Demain ne resterait-il plus de cette adorable créature, qui avait pourtant le droit de réclamer sa part de bonheur, qu'un corps rigide et froid ?

Hélène mourrait donc sans avoir aimé ? Elle ne savait pas, la mignonne, que Georges de Kerlor l'adorait déjà.

Elle se demanda si elle devait laisser un mot d'adieu à ce bon et digne notaire, qui serait atterré. Ne devait-elle pas aussi écrire quelques lignes à Carmen ?

L'orpheline chercha la parure blanche dans laquelle on l'ensevelirait.

Tout à coup, on frappa à la porte.

\* \*

Hélène tressaillit ; ce choc causa une impression indéfinissable sur ses nerfs distendus.

Elle n'aurait pas voulu être troublée en pareil moment.

Qui venait ? Que lui voulait-on ? Elle ne tenait plus à voir personne.

Elle eut d'abord l'intention de ne pas répondre ; mais sa politesse et son affabilité l'emportèrent. Elle alla ouvrir.

— Je t'avais promis de revenir, dit une voix bien timbrée et bien décidée, me voici.

Hélène reconnut Mlle de Kerlor.

Elles s'embrassèrent.

— Eh bien, as-tu bien réfléchi ? demanda Carmen, en femme qui ne peut plus s'attarder aux circonlocutions.

Mlle de Penhoët ne voulut pas, elle non plus, prodiguer les paroles inutiles ; elles répondit :

— Oui, ma chère Carmen, je ne puis que te remercier une fois de plus. . . . Mes résolutions n'ont point changé.

— Veux-tu me faire l'amitié de les motiver pour que je les comprenne ?

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre